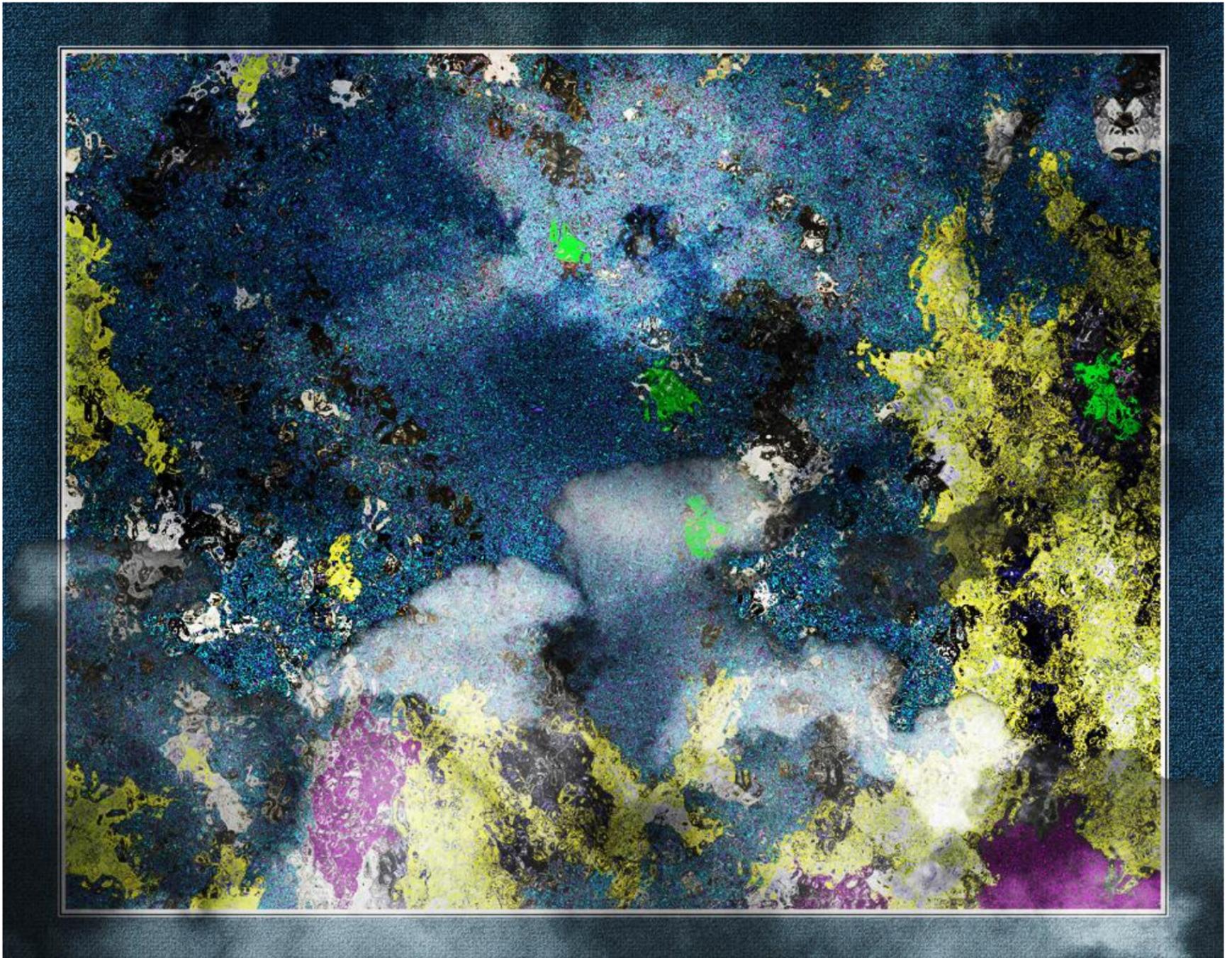


ÉCRITS MARIVERAINS 2017



Page couverture : **Oeuvre** de Gontran Lachance :

« Assemblage d'images » photo tirée de la collection « Les Carnets du promeneur, Opus II »

Proclamée « Premier Prix » lors de l'exposition collective Perceptions XVI, en 2016

ISBN-978-2-9809683-8-9

Table des matières

Mémoire de feuille de Gisèle Allen	1
L'idée perdue de Raymond Beudet	2
En torpillant la chair de Roger Boudreau	6
Je suis le Dangereux du jour de Roger Boudreau	7
L'âge n'est pas un terminus de Roger Boudreau	8
Libertad-1990 de Roger Boudreau	9
Carpe Diem de Mélanie Chauvette.....	10
La corde de Mélanie Chauvette.....	11
Les yeux brillants de Mélanie Chauvette	12
Un monde de fous de Mélanie Chauvette	14
À la vie de Guylène Couette	15
« Fore! » de Renée Guay	16
Mon expérience sur les planches de Jean-Marc Labbé	19
Les dons d'organes qui réparent les gens de Louiselle Lagrange	23
Le silence de Yolande Saint-Hilaire.....	27
Mots de Yolande Saint-Hilaire	28
C'était comment grand-maman quand tu étais en 2^e année? de Lise Sirianni.....	29

Mémoire de feuille

L'écrivain se versa une tasse de café noir qu'il sucra légèrement. Il quitta la cuisine d'un pas lent, avec une idée en tête, surprenante et en même temps pleine de promesses. Il oublia de reprendre la feuille blanche qu'il avait déposée sur la table en entrant dans la pièce. Il ne mesurait pas encore tout ce qu'une mémoire de feuille blanche peut contenir, la mémoire de la sève, celle des arbres et des saisons.

Somptueuse dans ses rayures bleues sur fond d'un blanc pur, la feuille rayonnait de plaisir. Comme le temps s'écoulait, elle prit tout à coup conscience d'avoir été laissée à elle-même. Elle se surprit alors à espérer la présence de la main de l'écrivain. Lui seul savait user de douceur lorsqu'il noircissait fébrilement toutes ces lignes, feuille après feuille. Mais elle était patiente, elle attendrait.

Quand elle entendit des pas lourds s'approcher, elle rougit presque de bonheur, le soleil plongeant sur elle ses chauds rayons à travers la fenêtre de la cuisine. Une main crasseuse se saisit d'elle, la froissant en partie. Elle hurla :

- Espèce de gros balourd ! Tu as taché ma jolie robe. Dépose-moi tout de suite!

Le gros balourd en question n'entendit pas ces cris d'indignation. Il s'assit à la table et sortit un crayon de plomb à la mine en partie cassée. Sur la feuille blanche, qui ne se contenait plus de colère, il se mit à écrire. Mais rapidement, il abandonna le crayon, se leva et sortit de la pièce. Le crayon s'amusait follement.

- Enfin une belle page blanche! J'aimerais bien pouvoir écrire par moi-même. J'en aurais des choses à dire.
- Holà! crayon prétentieux! Sais-tu à qui tu t'adresses? Je suis une feuille blanche d'écrivain. Et regarde-toi l'allure! Quelle mine affreuse tu as!
- Je m'excuse pour mon maître. Il n'est pas mal intentionné, simplement brouillon.
- Justement, je ne suis pas un brouillon, moi!

L'homme revint dans la cuisine et aiguisa le crayon. Puis un bruit, quelque part dans la maison, le fit s'éloigner précipitamment. Le crayon reposait maintenant sur la feuille blanche froissée.

- Jamais l'écrivain ne dépose sa plume sur moi. Quel sans-gêne!
- Je suis moins lourd qu'une plume et il m'est impossible de me déplacer seul. Je trouve ta robe blanche à rayures très jolie.
- C'est ça! Fais le joli cœur maintenant!
- Voudrais-tu savoir ce que j'aimerais écrire? Je pourrais noircir toutes tes lignes.
- Serais-tu écrivain?
- Je connais les mots.
- Lesquels?
- Tu pourrais m'aider?
- Sans doute.
- Commençons.

Le soir venu, quand l'homme revint dans la cuisine et reprit son crayon, il ne sut jamais qu'il venait d'interrompre la plus belle petite histoire d'un crayon de plomb couché sur une feuille blanche froissée. Mémoire de feuille!

Gisèle Allen

L'idée perdue

L'autre nuit, j'ai eu une idée. Une excellente idée. Une de ces idées qui méritent d'être développées : une idée porteuse, une idée que j'oserais presque qualifier de géniale. J'ai commencé à en écrire les premières lignes dans ma tête comme je le fais souvent. J'ai pensé à me lever et à prendre une note pour être certain qu'elle ne s'envole pas. Puis, je me suis dit que ce n'était pas nécessaire, que je ne pourrais jamais oublier une si bonne idée.

Et bien voilà, ça fait deux jours que je cherche mon idée. J'ai essayé tous les trucs. Je me suis recouché, j'ai regardé les murs, la fenêtre, en espérant qu'il y aurait un tout petit déclic qui me fasse y revenir. Mais rien, absolument rien!

Alors j'ai questionné Hélène, je lui ai demandé si je ne lui avais pas parlé d'un sujet inhabituel, si je n'avais pas fait quelque allusion qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille. Encore une fois, rien, nada.

En désespoir de cause, j'ai fait appel à ma caméra. J'avais pris plusieurs photos deux jours auparavant, à l'occasion d'une grande promenade dans la garrigue. Faut dire que nous étions en voyage en Provence pour quelques semaines.

Nous étions partis vers les 10 heures du matin pour une randonnée qui nous mènerait aux Caisses de Jeanjean, curieux nom, je vous le concède. Il s'agit d'une randonnée classée « facile » qui devait nous prendre deux heures et demie. Le thermomètre indiquait 23 degrés, le mistral s'était enfin calmé, on aurait même pu le qualifier de rafraichissant, au départ à tout le moins.

La carte, que j'avais consultée plus d'une fois, donnait des indications précises à partir de la Place d'Europe, située au bout du cours Paul Rivoil. J'ai glissé la main dans mon sac à dos pour la prendre. Je déplaçai l'eau, ma casquette, mon canif suisse, les fruits, le pain, mon appareil photo, le carnet de croquis d'Hélène, sans trouver la précieuse carte. Il n'y avait qu'une seule explication possible : je l'avais oubliée sur la table de la cuisine.

Certes, je pouvais retourner la chercher, mais il y avait une solution plus simple. Rebrousser chemin jusqu'à l'information touristique et demander une autre carte. J'ai proposé à Hélène de m'attendre, c'était bien la moindre des choses, que je répare moi-même mon oubli sans lui imposer un kilomètre additionnel.

Quinze minutes plus tard, je revenais ma nouvelle carte en main. Nous étions enfin prêts à partir! « Quittez le parking en direction du rond-point. Laissez à votre gauche l'avenue Alphonse Daudet. Prenez l'avenue des Alpilles et, après 100 mètres, quittez-la pour prendre la route de Servannes. Suivez cette route pendant 600 mètres. Dans un virage à gauche, quittez la route pour prendre un sentier qui monte vers la crête du Castellans à travers la garrigue. »

Sur le petit dépliant, ça avait l'air simple et limpide. En vrai, c'était un peu différent. Le rond-point, on l'a trouvé, l'avenue Alphonse Daudet aussi, son nom était indiqué sur un mur de pierres, la route de Servannes, on a déduit que c'était celle qui montait au nord. Tout s'est compliqué dans un virage à gauche. Quand une route monte en lacet et qu'on cherche un sentier qui prend dans un virage à gauche, les possibilités augmentent de façon vertigineuse.

Après bien des hésitations, nous nous sommes mis d'accord pour un sentier qui, sans ressembler à une entrée de propriété privée, avait quand même l'air invitant. Il montait de toute évidence dans la garrigue. Là, c'est tout Pagnol qui nous attendait : le thym, les pins parasols, la térébinthe, le romarin, le fenouil.

Nous faisons vingt pas et nous arrêtons dix minutes pour nous extasier à la reconnaissance de toutes ces plantes dont nous n'avions comme représentations que des mots dans des livres ou des poudres séchées dans des sachets d'épices. Quelle surprise de découvrir les chênes kermès. Les arbres n'avaient pas plus d'un mètre de haut pourtant ils produisaient des glands semblables aux grands chênes de 40 mètres de hauteur.

Juste avant d'arriver sur la crête, nous avons remarqué de petites lignes jaunes, tantôt sur une pierre, tantôt sur un tronc. « Ce sont les balises de notre piste, » me suis-je écrié. En effet, les signes correspondaient parfaitement à ce que j'avais remarqué derrière la carte. Changement de direction, mauvaise direction, bon sentier, c'était enfantin. Rassurés par cette confirmation, nous avons poursuivi jusqu'au château d'eau en traversant la pinède.

Un château d'eau en pleine garrigue? Tout à fait, c'est la réserve d'eau du village! Comme dans Manon des sources, il y a un réservoir situé un peu plus haut que le village. L'eau y descend par gravité. La seule différence c'est que celui-ci est couvert. Je cherchais l'origine de cette eau quand un léger gargouillis attira mon attention à quelques mètres devant moi. La végétation était différente, le vert des plantes contrastait avec l'aridité de la garrigue. En nous approchant, nous découvrîmes un canal d'une quarantaine de centimètres qui acheminait une eau verte et bouillonnante. « On dirait de l'eau des glaciers! Impossible », nous sommes-nous dits en chœur.

Les indications suivantes nous invitaient à dépasser le château de Servannes jusqu'à un grand coude à gauche. En marchant, nous nous sommes rapidement rendus compte que le sentier suivait une canalisation à ciel ouvert. Cette dernière était ponctuée de petits barrages avec des portes qui permettaient de laisser s'écouler de l'eau dans les champs. « Ce sont des canaux d'irrigation. » conclut Hélène. À une certaine époque, les cultures maraîchères que l'on pratiquait régulièrement nécessitaient une eau qui a fait si souvent défaut dans la Vallée des Baux de Provence. Aujourd'hui, ce sont des oliveraies qui bordent le sentier que nous suivons. Nous prenons des photos, le décor est sublime.

« Empruntez à droite un sentier au milieu des oliviers, à gauche, vue sur les barres rocheuses de Jeanjean. » Les fameuses barres de Jeanjean, elles sont là devant nous, impressionnantes et imposantes. Il s'agit de pans de murs de pierres levés à la verticale. C'est une des formations rocheuses les plus impressionnantes des Alpilles. On y fait de l'escalade. Encore des photos, mais toujours pas la moindre idée de l'idée perdue jusque-là.

À onze heures trente, nous sommes au pied des caisses de Jeanjean. Pourquoi des caisses? Je risque une explication : la vallée y est encaissée. Ça semble logique.

À partir de ce moment, sur la carte c'est précisé que le sentier cesse d'être balisé. Ah bon! Il faut deviner, il faut improviser. Pas de problème, de toute façon, où que nous regardions, c'est beau. La température doit bien atteindre les 24 ou 25 degrés...

Un tout petit sentier prend à droite et monte en direction de la caisse, située au sud du massif. Nous nous y engageons, la vue sur la vallée est imprenable. À nos pieds des champs d'oliviers bien rangés, bien propres. Un petit monde de poupées où l'on voit un agriculteur de temps à autres s'activer dans son mas.

Nous gravissons avec délectation les premiers cents mètres. Même si le sentier n'est pas balisé, il est facile à suivre. Le sentier, qui ressemble à un sentier de chèvres, suit la paroi rocheuse. En fait, nous progressons dans les débris qui se sont accumulés au fil des siècles. Car ici, le temps se compte en siècles ou en âges. Le lieu a été habité depuis tellement longtemps. Des vestiges attestent une présence humaine continue depuis sept siècles avant Jésus Christ, jusqu'au troisième siècle après le même homme. Voilà qui donne de l'énergie pour poursuivre notre propre ascension.

Le sentier est par moment assez technique. Petites montées suivies de descentes à même la roche polie. Combien d'hominidés sans chaussures l'ont parcouru avant nous? Impossible de le savoir, mais tellement agréable à imaginer.

On devrait arriver pourtant. Nous arrêtons et consultons la carte. Nous sommes résolument sur le versant sud, à mi-chemin du massif montagneux et à ce moment précis, nous comprenons que nous avons fait erreur. L'oppidum de l'âge du fer est précisément de l'autre côté de ces parois rocheuses qui se dressent fièrement devant nous. Elles sont infranchissables, elles ont résisté pendant plus de mille ans à tous les envahisseurs, alors, nous n'y pensons même pas. Deux choix s'offrent donc à nous : revenir sur nos pas ou poursuivre jusqu'à la jonction entre notre sentier et celui qui emprunte une faille et permet de rejoindre l'oppidum perdu. Notre choix nous pousse en avant.

Il est midi trente, je meurs de faim. Pour Hélène, pas question de manger tant que nous n'aurons pas retrouvé notre chemin. J'ai beau lui expliquer que nous ne sommes pas perdus, que nous ne sommes que momentanément égarés, rien n'y fait. De toute façon, nous aurons croisé l'autre sentier, le bon, dans une quinzaine de minutes, d'après la carte, d'après en fait, l'interprétation que je fais de la carte.

Nous repartons sous un soleil qui fait monter la température d'un ou deux degrés. Nos réserves d'eau s'amenuisent. L'eau est tiédasse, malgré tout, elle fait du bien. Après une grosse demi-heure de marche nous voyons le sentier qui redescend enfin. En bas, il y a une route. Soulagement. Une route c'est beau, c'est le contact avec la civilisation, mais nous n'avons pas encore trouvé l'oppidum, et c'est lui que l'on veut voir, coûte que coûte.

C'est le temps de dîner. Une grosse branche de pin nous sert de table, l'ombre nous fait autant de bien que les olives, le fromage et le pain que nous partageons avec bonheur.

Il faut donc contourner le massif rocheux sur notre gauche. Impossible de manquer l'oppidum cette fois. C'est logique, c'est évident. Nous repartons d'un pas léger, le sentier est balisé en jaune, il passe sous de grands pins. Un petit vent rend le tout très supportable. À une heure vingt, toujours pas de trace de l'oppidum. À quatorze heures, oh surprise, nous revenons à l'intersection où nous avons obliqué vers la droite et opté pour le petit sentier qui montait...

Cette fois-ci, nous prenons à gauche. Nous longeons une caisse majestueuse. Au fil de nos pas, en imagination nous revenons vingt-cinq siècles en arrière, les portes de l'oppidum sont devant nous, des enfants jouent au soleil, nous rentrons d'une journée au champ, nous avons de la nourriture pour assurer le souper, la vie est douce. Les premiers blocs de pierre taillée, bien réels cette fois-ci, confirment que nous ne nous sommes pas trompés. Le site s'élève devant nous dans toute sa simplicité et toute sa majesté. À notre gauche : des ruines. Un archéologue a entrepris des fouilles, il a découvert des murs, des habitations derrière les remparts. Les murs ont épaissi, ils sont faits de pierre, on imagine un toit. Les oliviers, la vigne, le potager, les porcs, les poules et les chèvres qui vont librement. Ils ont rendu la vie possible dans l'oppidum. Dans trois siècles, Socrate verra le jour! Déjà la vie fleurit, s'enracine, se développe dans ce petit coin de Provence baigné par le soleil du midi, épargné des froids et des neiges.

Moment de ravissement, moment d'extase. Des tessons de poterie attestent la présence d'une véritable civilisation. La vie a explosé ici, s'est organisée, s'est développée, a largement dépassé le stade des premiers balbutiements. Un chapiteau orné, une fresque dessinée, une colonnade esquissée. Des êtres humains, ont connu ici l'amour, l'art, la reconnaissance, la sécurité. Ils ont travaillé ferme avec leurs deux mains, ils ont élevé des enfants, ils ont rendu la vie possible dans le bassin méditerranéen, ils ont opté pour l'avenir, pour un futur meilleur.

Les pierres nous parlent, elles nous révèlent des secrets. Nous prenons le temps de les écouter. Elles nous disent le danger, la menace, tout autant que la fête et la joie.

La grande salle de réunion, érigée au deuxième siècle après Jésus Christ, toute rectangulaire, nous permet d'imaginer les conciliaicules qui s'y sont tenus à une époque où la lune et le soleil présidaient à toute activité humaine.

Baignés de ces pierres et de cette antique ambiance, nous laissons le jour baisser. La félicité qui nous envahit est d'une autre époque. Elle est hors du temps. Elle nous reconnecte avec nos racines profondes. D'où nous sommes, aucun son ne nous parvient, aucune activité humaine moderne ne vient troubler ce moment magique.

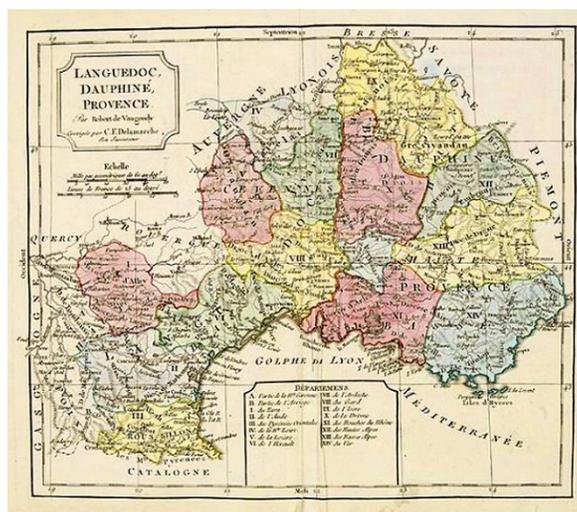
Rome naîtra dans 500 ans, Cicéron, Catilina, Pompée et César atteindront l'immortalité bien plus tard encore. Ici, à l'Oppidum de Mouriès, on célébrait déjà la vie, entouré d'amandiers, de vigne et d'oliviers.

La tête nous tourne. Nous empruntons bien malgré nous le chemin du retour. Nous avons l'impression de quitter un âge d'or, un moment unique de l'histoire en mettant nos pieds dans les pas de ces hommes, femmes et enfants qui ont transporté l'humanité plus loin.

À dix-neuf heures, nous préparons le souper dans notre petite maison vingt-et-unième siècle. La musique de notre ordinateur nous permet de planer encore et encore sur cette journée. Le rosé de Provence nous élève au niveau des dieux. Comme nos ancêtres, nous célébrons la Vie de belle façon.

Couché auprès de mon amour, m'est alors venue cette idée géniale que je cherche toujours à retrouver sans y parvenir. Peut-être un jour...

Raymond Beaudet



En torpillant la chair

La voix venue d'ailleurs
Engagée et profonde
Contre la répression;
Tes paroles en armure
Traversées d'un accent
Qui enroule ses malheurs,
Quoique un peu indécents
Il faut les chanter plus fort

*En torpillant la chair
Ils en perdent la raison
Ils le paient beaucoup plus cher
Que la révolution*

Des cris pour l'espoir
À l'ardoise des murs
Ces limites à cueillir
Comme des fruits de l'histoire
Ces crissements de Russie
Libérés sur la scène
Par les mots les plus libres
Que l'on puisse y entendre
Il faut les chanter plus fort

*En torpillant la chair
Ils en perdent la raison
Ils le paient beaucoup plus cher
Que la révolution*

Ces cris libres pour le soir
Des serments de jeunesse
Les secrets des vieillards
Ceux des femmes qui bossent
Et ces vieilles qui savent
Tout des jours à venir
Quand l'Amérique est sombre
Ou que fusent les bombes

*En torpillant la chair
Ils en perdent la raison
Ils le paient beaucoup plus cher
Que la révolution*

Ces mirages d'espérances
Embroubés dans la broche
Ces crevasses dans la terre
Pour que la vie s'y couche
Et ces masques de fer
Entourés de canons
Prêts à prendre le large
À l'appel du clairon

*En torpillant la chair
Ils en perdent la raison
Ils le paient beaucoup plus cher
Que la révolution*

À : Alexandre Zelkine, en souvenir d'une rencontre inspirante; au Carcajou, Baie-Comeau 1977.

Aujourd'hui, les mots me viennent pour l'exprimer.

Roger Boudreau

Je suis le Dangereux du jour

Je suis le Dangereux du jour
Toutes les nuits, je fais le tour
Des beaux quartiers et des faubourgs
Je suis un danger je préviens

Dans le journal on dit de moi
Que ma personne sème l'effroi
Il y a des pages même parfois
Où l'on voudrait que l'on m'enchaîne
Et qui souhaitent que l'on me traîne
Dans les journaux sur plusieurs jours

Je suis le Dangereux du jour
Un danger noir dans les faubourgs

Jugé dehors jugé en dedans
Coupable et capable tout autant
De l'être encore exactement
D'être à la une au déjeuner

Je suis célèbre au jour le jour
Je suis ton réveil le matin

Je suis ton show à la radio
Je suis ton nerf j'suis ta colère
Et pourtant tu en as besoin
Je suis le Dangereux du jour
Un invisible dans les faubourgs
Mon image est à la une
Et nécessaire à ta fortune

J'entre la nuit dans les demeures
Je prends aux riches leur petit bonheur
Et le matin sur des belles tables
Avec les fruits de vos étables
Être à la une de vos malheurs
C'est pour moi tout un honneur

Je suis le Dangereux du jour
Un invisible dans les faubourgs
Mon image est à la une
Et nécessaire à ta fortune

Roger Boudreau

L'âge n'est pas un terminus

Le vent dessine avec la neige
Des lames franches dans les champs
Quand il embaume les dunes blanches
De ses tourbillons dans les branches
Comme il s'effrite à nos passages
Comme il fabrique les jours suivants

Le vent qui trace comme un roi
Le profilage des gens heureux
À coup de lunes et de patois
Le Nord fécond si généreux
Comme un artiste de l'aurore
Comme un arrangeur de temps

L'âge n'est pas un terminus
L'âge n'est pas, un terminus

Le vent d'effroi le vent trop fort
Celui de l'est qui perd le nord
Le vent du sud sifflant la nuit
Qui s'effarouche dans la lumière
Tous les grands vents ont une histoire
C'est eux qui font tourner la Terre

Le vent qui nous a fait rêver
Les jours où nous partions ensemble
Une voile lancée dans l'aube
Sur une voie bleue de corail
Y'a pas de dieux pour tout briser
Que des lieux où se reposer

L'âge n'est pas un terminus
L'âge n'est pas, un terminus

Le vent du feu de la passion
Dans l'air où flottent les saisons
Sachant porter d'autres raisons
Qui nous attendront toute la vie
Il y a tant d'avis contraires
Mais l'âge n'est pas un terminus

Le vent de mer ne connaît pas
Celui des rails aux pas ferrés
Mais il sait tout de ceux du large
Où les oiseaux n'ont qu'une loi
Celle d'arriver à pas feutrés
Au chapitre neuf du grand voyage

L'âge n'est pas un terminus
L'âge n'est pas, un terminus

Roger Boudreau

Libertad-1990

Pour un refuge salutaire
Un mur s'effondre en RFA
Tel un déluge libertaire
Ouvrant la voie humanitaire

Dans la foulée d'une détente
Un cri d'espoir une promesse
Il faut que tous les peuples ensemble
Il faut que tous nous y soyons

*Cent à l'heure en RFA
À traverser en RDA
Mille à l'heure
Aller-retour*

Par cette levée de bouclier
La Terre délivrera nos lèvres
Car pour nous livrer son message
Elle saura bien trouver les mots
Libertad-Glasnot-Perestroika

Tous les poètes visionnaires
Vous le diront bien mieux que moi
Il y a tant de choses à faire
Le monde révisé ses lois
Libertad-Glasnot-Perestroika

Pour une cause libertaire
Un grand malheur fut écarté
Et l'on a cru que sur la Terre
Tous les humains auraient des droits
Libertad-Glasnot-Perestroika

*Cent à l'heure en RFA
À traverser en RDA
Mille à l'heure
Aller-retour*

Roger Boudreau

Carpe Diem

Elle avait 15 ans lorsqu'elle partagea les derniers instants de sa grand-maman dans un lit blanc d'hôpital. Cette dernière savait qu'elle allait mourir et son dernier aveu laissa une trace à jamais dans la mémoire de la jeune fille. « Je ne suis pas satisfaite de ma vie, tant de choses que j'aurais voulu faire et que je n'ai pas faites... » avait-elle dit quelques minutes avant son dernier souffle.

Alors que son âme s'envolait, elle laissa à sa petite fille le plus bel héritage qui soit : une leçon de vie. La jeune fille ne voyait plus la vie de la même manière. Suivre son instinct, ses convictions, son cœur... étaient devenus sa devise.

Une patronne désobligeante? Elle n'avait pas à l'endurer. Prenant les jambes à son cou, elle laissa derrière elle la dame ébahie et submergée par le travail. « Tant pis, je trouverai mieux » se disait-elle. Et elle trouva mieux. Un travail où elle fut appréciée par ses pairs.

Un amoureux jaloux? Elle n'avait pas à briser une belle amitié et fuir sa famille parce qu'elle ne devait n'aimer que lui. « Ciao, Bye! » lui dit-elle avant de le quitter. Qui était-il pour contrôler son cœur? « Tant pis, je trouverai mieux » se disait-elle. Et elle trouva mieux. Un homme qui l'aimait assez pour la rendre heureuse et l'accepter telle qu'elle était.

« On peut mourir demain » disait-elle à ceux qui lui reprochaient de dépenser trop. « Tant pis! » disait-elle à ceux qui critiquaient les articles qu'elle écrivait dans le journal. Elle écoutait, s'améliorait... mais personne ne put la convaincre d'arrêter de faire ce qu'elle aimait. Elle rêvait d'écrire un livre. Elle finit par écrire un livre.

On la trouvait parfois folle, parfois égoïste, tantôt impulsive, tantôt caractérielle... non, elle se respectait, voilà tout! Quand elle sentait qu'elle n'était pas bien, elle rebroussait chemin. La vie est une aventure, aussi bien la rendre belle.

Fuir le négatif pour mieux vivre n'était pas une tâche toujours facile. Car même si la petite voix du cœur lui paraissait claire, parfois, celle de la tête lui faisait vivre de l'angoisse. Après chaque décision : avait-elle bien fait? Trouverait-elle mieux ailleurs? Mais le temps finissait toujours par lui répondre. Jamais il n'avait désapprouvé ses choix.

C'est dans un lit blanc d'hôpital qu'elle passa ses derniers moments. « Grand-maman, as-tu des regrets? » lui demanda sa petite fille, tout en emmêlant ses petits doigts dans ses boucles grises. « Non ma petite fille... j'ai toujours suivi mon cœur, alors j'ai été heureuse » dit-elle avant de prendre son envol.

Mélanie Chauvette

La corde

Il est né la corde au cou. Ce cordon, qui a alimenté sa vie pendant neuf mois dans le ventre de sa maman, se retournait maintenant contre lui. Le visage écarlate, il était prêt à mourir si tel était son destin. Il n'avait encore rien connu alors rien ne lui manquerait. Mais l'homme ganté en avait choisi autrement. Il délivra du même coup l'étau qui comprimait ses cordes vocales et son premier cri de détresse qui traversa les murs de l'hospice.

En grandissant, cet événement le hanta incessamment. « Tu es mon petit miracle » lui disait sa mère lorsqu'elle lui racontait, à l'occasion, sa naissance avant d'aller au lit. « J'aurais dû mourir » pensa plutôt l'enfant. Il mena donc une existence fantôme, se faisant discret partout là où il passait. À l'école, on riait de lui parce qu'il était timide et avait peu d'amis. Il fallait avoir une grande gueule pour traverser la jeunesse sans écorchure. Bien que le jeune garçon eut la langue dans sa poche, ses poings fermés, eux, étaient prêts à amortir chaque moquerie. On lui foutait alors la paix, mais la voix tenace, elle, grandissait avec lui : « tu aurais dû mourir. »

Puis, à l'âge adulte, il tomba amoureux et eut deux enfants. Sa famille était tout pour lui, mais il ne savait pas comment les aimer, n'ayant jamais appris à s'aimer lui-même. Et pour faire taire la voix maléfique, l'alcool devint la seule issue qui parvenait à la noyer au passage. Il devait boire beaucoup pour engourdir son âme et ressentir un véritable bien-être. Un bien-être éphémère. Alors il buvait pendant un, deux et parfois même trois jours avant de tomber au combat. Sa femme n'en pouvait plus. Elle n'en pouvait plus de fouiller les rues désertes de la ville, aux petites heures du matin, angoissée de ne savoir où, quand et comment elle retrouverait son homme. Elle avait atteint les limites de l'amour. Alors un matin, elle prit sa valise, ses petits et décida de refaire sa vie.

L'homme se mit donc à consommer goulûment des boissons plus fortes... mais ça ne fonctionnait plus. Il n'arrivait plus à noyer la voix insistante qui souhaitait sa destruction depuis sa naissance « Tu aurais dû mourir ». Pour la première fois, il cessa de lutter. Il avala son dernier verre de whisky, puis se laissa envoûter par la voix mielleuse de son destin. Il mourut la corde au cou.

Mélanie Chauvette

Les yeux brillants

Il fut le premier. Celui avec qui l'expression « avoir des papillons » a pris un sens. Celui qui reste en mémoire, même après tant d'années. Celui qui a gravé la première cicatrice sur son cœur.

Dès leur première rupture, elle savait. Elle savait que ce n'était pas terminé et que si c'était le bon, il lui reviendrait. Son sixième sens ne l'avait pas trahie... il finit par revenir. L'amour en fit autant et cette fois, il revint encore plus fort. Elle le voyait dans ses yeux qui brillaient pour elle et sa façon de lui parler avec son cœur, comme personne d'autre ne l'avait fait auparavant. Ils étaient jeunes, amoureux, avaient l'avenir devant eux. Mais cet avenir mit un frein à leurs élans, lorsqu'il lui annonça son désir de partir travailler en Espagne. Ce rêve ne lui appartenait pas, elle n'arrivait plus à voir devant. Leurs yeux brillants d'amour, brillaient maintenant de larmes. Elle le quitta.

Il se disait que si c'était la bonne, elle reviendrait. Un an plus tard, elle revint. Elle avait réalisé qu'il n'y en avait pas d'autres. Il était le seul qui savait comment l'aimer. Le seul qui avait hanté ses rêves, même dans les bras d'un autre. Elle était prête à passer chaque jour de sa vie en sa compagnie. Elle s'imaginait déjà à son bras lors de leur mariage, les enfants qu'ils auraient... mais il avait changé. Ses yeux brillants étaient devenus ternes, ses bras affectueux étaient devenus distants. Il avait perdu quelques plumes d'amour sur le chemin parcouru sans elle, avant le U-TURN qui les avait réunis à nouveau. Il la quitta.

« S'il est le bon, il reviendra » se disait-elle, quelque peu désillusionnée. Et il revint. « Mon cœur saigne et c'est moi-même qui ai mis le couteau dedans » lui disait-il. L'orgueil enroba d'une épaisse couche son petit cœur pour le protéger. « As-tu envie d'être blessée à nouveau ? » lui chuchotait-il. La réponse était évidente, elle devait résister. Le temps passa, elle eut d'autres amoureux, mais aucun ne compta autant...

Il lui téléphona... le jour de la naissance de son fils. « Étrangement, la couleur de ses cheveux me fait penser aux tiens » lui avait-il dit à l'autre bout de la ligne. « Félicitations », lui avait-elle répondu d'un ton joyeux... le cœur serré.

Elle se tourna vers la prière. Elle se mit à prier et prier pour qu'un jour il revienne dans sa vie.

Égoïstement, elle voulait le serrer à nouveau dans ses bras. Honteuse, elle ne souhaitait pas de malheur à sa petite famille pour autant. Elle finit par se résigner...

Un jour, le téléphone qu'elle n'attendait plus se mit à sonner. « La mère de mon enfant m'a quitté » lui avait-il dit. « Merde », lança-t-elle après avoir raccroché, regardant l'homme endormi dans son lit. Elle mit un terme à cette relation et se retrouva, bagage à la main, devant sa maison. Ils passèrent un mois sous le même toit. L'amour ne suffit pas, a-t-elle compris. Nous devons avancer ensemble dans la même direction. Il avait le cœur fraîchement meurtri... elle ne voulait plus attendre. Il fut l'avant-dernier.

C'est le cœur léger qu'elle rencontra le seul autre homme. Cet homme qui savait comment l'aimer tout en marchant à ses côtés dans la même direction. Le dernier.

Elle sait qu'elle ne pourra jamais effacer la première cicatrice gravée sur son cœur et les doux souvenirs qui l'accompagnent. Mais elle sait aussi que si un jour elle le croise dans la rue, elle ne souhaite qu'une seule chose : le voir heureux... les yeux brillants.

Mélanie Chauvette



Un monde de fous

« Qu'est-ce qu'un fou? », demanda un jour une petite fille à sa maman. La question paraissait simple, mais la réponse n'en était pas moins complexe.

« Si seulement elle savait... », pensa la maman, « que les fous sont tout autour, comme des parasites suceurs de sang ». Elle pensait aux bulletins de nouvelles des derniers mois... les rares fois qu'elle avait allumé la télévision à 17 h. Tous des fous! Elle pensait au pédophile Marc Clermont et de la maman qui lui louait le corps de sa fille de 6 ans... des fans finis d'Éric Duhaime, chroniqueur politique, qui se rétractent et l'insultent après avoir su qu'il était gay... d'Anthony Pratte-Lops, un homme rongé par la jalousie qui tue son ex-copine... sans compter des politiciens qui se graissent la patte avec l'argent des contribuables. On dit que Trump est un fou. Serait-ce plutôt un individu qui veut simplement se protéger des fous?

Il y a différents degrés de folie. Il y a aussi la folie silencieuse, celle qui ne fait pas la une des journaux, mais qui crée tout de même des dommages collatéraux. Elle pensa aux parents drogués dont le frigo est vide, l'enfant qui intimide au lieu de tendre la main, le rancunier qui cultive la rage au lieu de pardonner, le manipulateur ou le raciste qui façonne les gens à devenir et à penser comme lui, au lieu d'accepter la différence... On vit dans un monde de fous, voilà tout!

Le fou n'a pas toujours le visage d'un fou. Il se cache souvent sous un visage d'ange. Il peut être égoïste ou n'avoir aucune ouverture d'esprit...

Elle était perdue dans ses pensées... « Vivre et laisser vivre! Aimez-vous les uns les autres » Deux formules nées à deux époques différentes. L'une au temps de Jésus, l'autre durant la première guerre mondiale. Il est clair que, même si devenues universelles, elles étaient toujours incomprises.

« Alors maman, qu'est-ce qu'un fou? » Lui répéta sa fille.

« Un fou... c'est un bouffon, une personne qui fait rire, un clown! », finit par dire la maman.

Mélanie Chauvette

À la vie

Graine de la vie,
Du passé, du moment et de la vie.
Choyée de la vie,
De germer, d'une maman et de la vie.
À une tige,
Sans litige.
Un bouton,
Sans nom,
Compressé,
Pas pressé.
La forme de ta présence,
Conforme à notre impatience.
L'emprise de ta rondeur,
Attise notre ardeur,
D'admirer ton ampleur.
Impressionnés par ta couleur,
Inquiétés de nature,
Questionnés sur ton allure,
Arrive le moment,
Ton intention de sortir
Active nos sentiments,
Sous tension faut le dire.
L'enveloppe déchirée,
Développe le trop serré.
Tu t'ouvres à la vie,
On te découvre ravi.
De jour en jour,
Tu grandis.
Toujours,

Tu brandis,
Ta fraîcheur
Comme du bonheur.
Te regarder
Passionné,
Nouvelle activité
Jusqu' à maturité.
Et recommence,
Le cycle de la semence.
Voir à ses côtés,
Un bourgeon exploser,
Un autre se faner.
Fripé,
Ridé,
Et la satisfaction,
D'une pleine extension,
Sans perdre le pied,
Sans en être coupé.
Exposé,
Effleuré,
Son destin,
Atteint,
En vain,
C'est certain,
C'est la fleur de l'âge.

Guylène Couette
La Chouette Couette



« Fore! »

Le sport, l'exercice, l'entraînement physique agrémentent la vie de nombreuses personnes. Des activités intellectuelles et culturelles ont toujours meublé davantage mes propres loisirs. Jeune étudiante, je détestais les récréations. Je me rappelle que les chefs d'équipes des jeux de balles se disputaient dans la cour d'école pour que je fasse partie de l'équipe adverse. J'avoue que cela ne m'aidait pas beaucoup!

Heureusement, j'ai compris en vieillissant que ma sédentarité affaiblissait peu à peu ma santé. Pour demeurer en forme et augmenter ma vitalité, j'ai ajouté à mon horaire la marche avec mon chien et le conditionnement physique.

Mon amoureux, plus actif que moi, s'est découvert une passion pour le golf. Son travail l'avait conduit à participer à des tournois où il avait attrapé la pique. Il souhaitait réussir à me faire partager son penchant grandissant pour ce sport. Il a même développé plusieurs stratégies dans ce but.

Mi-figue, mi-raisin, je recevais, année après année, des cadeaux de sa part que je qualifierais de subliminaux : un équipement de golf fait sur mesure, des cours privés, des droits de jeux... Cela me faisait sourire.

J'avoue bien honnêtement que l'ennui et le découragement ont très souvent accompagné mes premières parties. J'adorais cependant les tournois de type Mulligan dans lesquels les participants jouent sur la meilleure balle de l'équipe. À ma grande surprise, ma balle fût parfois choisie. Que voulez-vous? N'étant jamais projetée très loin, cette dernière ne tombait ni dans les lacs ni dans les bois.

Le fait de ne pas posséder de bonnes aptitudes physiques, de m'être toujours sentie nulle en sport ne m'aidaient pas. Puis lorsque j'ai réalisé que le désir profond de mon amoureux était que nous vieillissions bien et longtemps ensemble, j'ai craqué. J'ai décidé alors de mettre tous les efforts nécessaires pour que nous partagions cela aussi.

Néophyte, j'ignorais encore que je m'attaquais à un monde en soi. Des règles particulières et un vocabulaire propre régissent ce sport ainsi qu'une étiquette des plus singulières.

Mon premier cours fut mémorable. Le club de Golf de l'Empress de Pointe-Au-Père accueillit mon insécurité et ma très grande maladresse. Le professeur, un homme trapu qui ne badinait pas beaucoup, a d'abord voulu m'enseigner la prise ou si vous préférez, la façon de bien tenir les bâtons et aussi les différentes postures appropriées.

Malheureusement pour moi, une multitude d'insectes volants ont élu domicile à cet endroit, construit sur une ancienne tourbière. Harcelée par leur présence, je ne pouvais m'empêcher de les chasser, ce qui me faisait déplacer régulièrement les mains. Je les replaçais du mieux que je le pouvais, mais le professionnel devait me rectifier chaque fois. Si bien que j'ai décidé, en désespoir de cause, de chasser le plus discrètement possible les mouches en gardant les mains sur le bâton. Imaginez la scène. Il a sûrement dû esquiver quelques coups, ce qui n'a pas ramené son sourire, croyez-moi!

Je tiens à vous communiquer quelques autres petites règles afin que vous vous fassiez une idée de la taille de l'apprentissage en question :

- Il faut que les genoux du golfeur soient légèrement pliés, que le talon du pied soit en ligne avec la balle.
- Il ne faut pas qu'il plie les coudes, ni qu'il regarde la balle partir.
- Il faut qu'il soit souple et détendu (je ne vous ai décrit là que les principales instructions concernant le coup de départ. Il y a une directive différente qui guide l'utilisation de chacun des bâtons).
- Il ne faut pas qu'il parle pendant qu'une autre personne joue et qu'il veille aussi à ne pas lui faire de l'ombre.
- Il faut qu'il prenne garde en tout temps à ne pas ralentir le jeu.
- Et, j'allais oublier la règle des règles : il doit crier FORE si la balle qu'il lance risque d'atteindre quelqu'un. J'avoue que ce dernier règlement n'a jamais beaucoup affecté mes cordes vocales.
- La plupart des terrains de golf exigent des tenues vestimentaires strictes.

Tout au long des dernières années, j'ai suivi des cours de différents maîtres provenant de diverses régions. Ils m'ont tous appris des notions qui m'ont fait progresser. Je vous confierais que la première retombée bénéfique du golf pour moi se révèle être la culture de ma patience, qualité qui m'a toujours fait grandement défaut. Je vois maintenant cet apprentissage comme un cheminement.

Mes premières années de pratique ont mis ma volonté à rude épreuve. Faire décoller la balle du terrain relevait presque du miracle pour moi. Puis, un de mes derniers enseignants m'a expliqué que, de faire partir une motte de terre avec la balle, ne se révélait pas une faute en soi et que cela pouvait même aider (à condition bien sûr de la replacer par la suite). J'ai une anecdote à ce sujet : Un homme âgé qui jouait avec nous (et qui n'a sûrement jamais rencontré ce professeur) m'a dit lors d'une partie : « Cou donc, y as-tu encore du gazon chez vous? »

Dans cet espace de jeux réservé aux grands, il m'arrive (bien que très rarement) de surprendre un regard exaspéré ou une remarque inappropriée, comme cité plus haut, sur ma façon de jouer. J'ai l'impression alors de retourner dans ma cour de récréation. Mon cœur se serre et l'humidité risque d'atteindre mes paupières, à ma grande honte. Je redeviens, l'espace de quelques secondes, la petite fille malhabile que personne ne voulait.

Je redresse ensuite mes épaules en me disant qu'ils ne comprennent rien au sens même du mot jeu. Voici la définition que j'ai tirée du dictionnaire Larousse : *activité d'ordre physique ou mental, non imposée, ne visant à aucune fin utilitaire, et à laquelle on s'adonne pour se divertir, en tirer un plaisir.*

Un très cher ami m'a dit un jour, juste avant de raccrocher ses bâtons, qu'il fallait développer une tendance certaine au masochisme pour jouer au golf. Je comprends bien ce qu'il voulait nous exprimer. Nous croyons parfois, lors d'une partie où tout va particulièrement bien, avoir saisi toutes les subtilités de ce sport, puis à la joute suivante, nous avons l'impression de repartir presque à zéro.

Trop se prendre au sérieux jette tellement d'ombre sur l'essentiel.

Grâce au golf, mon époux et moi faisons de l'exercice au grand air, deux à trois fois par semaine durant l'été (en nous protégeant du soleil bien sûr). Nous faisons connaissance régulièrement avec des personnes très intéressantes. Cela nous permet de jouer encore avec les membres de notre famille ainsi qu'avec nos

amis. Pendant au moins 4 heures, nous nous amusons à l'extérieur. De plus, nous reprenons volontiers un cours privé, à l'occasion, afin de continuer à apprivoiser tout doucement la « bête ».

Chaque fois que j'aperçois un couple âgé qui joue encore avec grand plaisir, je me projette dans l'avenir en espérant conserver ce cap ainsi que celui de ne pas avoir à crier, ni à entendre, « Fore » trop souvent.

P.S. J'essaie aussi très fort de faire abstraction, résilience oblige, de la soi-disant signification de l'acronyme qui sert de nom à ce sport. Qui voudrait jouer à un sport qui ne veut pas de soi? Moi bien sûr. 😊

Gentlemen

Only

Ladies

Forbidden

Renée Guay



Mon expérience sur les planches

À la fin des années soixante, alors que je commençais à sortir avec Nicole, ma future épouse, l'assistance aux pièces des théâtres d'été constituait l'un de nos passe-temps préférés et surtout, une activité adaptée à mes moyens financiers du temps. Que ce soit au Théâtre de l'Île, au Manoir du Lac Delage, à La Fenière ou à tout autre endroit sympathique, ce genre d'activité nous permettait de rire et relaxer dans une ambiance agréable, en regardant les artistes faire leurs prestations.

Acte 1

Installé dans une grange de L'Ancienne-Lorette, le théâtre d'été La Fenière, celui que nous fréquentions le plus souvent, offrait un charme particulier. L'aspect extérieur de la bâtisse, avec son gros toit en bardeaux noirs, à multiples niveaux, reposant sur des murs blancs découpés de nombreuses fenêtres aux cadres rouges, bien alignées, annonçait un endroit chaleureux. Tout près de l'entrée, un gros chêne déployait ses immenses branches garnies de feuilles, comme des bras ouverts pour nous accueillir.

Aussitôt à l'intérieur, nous étions envahis par une odeur de bois sec. On ne pouvait ignorer au passage la présence de clients plus en moyens, en grande conversation, qui achevaient un repas compris dans le forfait qu'ils s'étaient payé. En attendant le début du spectacle, il faisait bon fraterniser en examinant la décoration rustique du lieu : des objets anciens étaient exposés çà et là, des photos de personnalités ayant apprécié leur passage à cet endroit, de courts textes ou paroles d'artistes de la scène, immortalisés sur une tranche de bouleau, etc.

Quelques minutes avant l'heure prévue pour le début du spectacle, on se dirigeait vers la salle principale, aménagée en gradins et pouvant accueillir quelque 350 personnes. Au passage, un préposé nous avait offert le programme de la soirée et souhaité un bon spectacle.

Au moment prévu à l'horaire, la lumière baissait. À l'exception de rares retardataires, tout le monde attendait les trois coups traditionnels qui dirigeaient tous nos sens vers le plateau. Celui-ci prenait vie dès l'apparition d'un premier acteur. Au fil des dialogues, si la pièce était bonne, il s'ensuivait une série de mises en situation, de quiproquos, grimaces, positions ridicules et calembours qui nous faisait souvent rire aux éclats. Pendant toute la soirée, un tel spectacle permettait aux gens de se détendre, de se divertir, d'oublier leurs soucis.

Je me souviens particulièrement d'une occasion où le scénario de la pièce nous avait réservé une fin tout à fait inattendue. Ce soir-là, Nicole et moi étions accompagnés de son frère André et son amie Danielle. Nos billets, achetés tôt, donnaient accès aux sièges situés dans la première rangée. Le soir venu, nous nous sommes installés, en attente du début du spectacle. On réalisa qu'on aurait un peu le cou penché, mais on serait très près des comédiens. Pendant que les derniers spectateurs rejoignaient leur place, je me levai et balayai du regard l'ensemble des sièges pour localiser mes deux frères, Pierre et Maurice, qui étaient censés aussi être présents. J'aperçus mon aîné au loin, assis à côté de son épouse, qui me fit un signe de la main. Évidemment, Maurice avait acheté ses billets dans les derniers jours en même temps que Pierre. Ce dernier installé quelques rangées plus bas ne sembla pas voir mes gesticulations.

Les trois coups attendus se firent entendre. Je repris la place qui me permettrait de bien observer le jeu des artistes. Curieusement, j'ai peu de souvenirs du scénario. Je me rappelle que la soirée avait passé vite,

que nous avons bien ri; mais ce dont je me souviens particulièrement, et qui est resté gravé dans ma mémoire, c'est la fin de la comédie qui se terminait par une danse yéyé sur la scène. Sans m'en rendre compte, j'étais obnubilé par le déhanchement de la comédienne qui jouait le rôle principal et je voulais profiter des dernières secondes de sa prestation avant les salutations finales. Mais contrairement à ce à quoi je m'attendais, les quatre danseurs, tout en poursuivant leurs mouvements rythmés, descendirent l'escalier côté cour et défilèrent devant nous, à la queue leu leu. Je croyais qu'ils continueraient jusqu'à l'autre extrémité pour remonter l'escalier de droite et mettre fin au spectacle. Au contraire, en arrivant au centre, ils se retournèrent vers nous. Je me retrouvai face à face avec la vedette de la soirée qui me tendit la main et me dit :

- Vous venez danser?

- Non, je ne suis pas un bon danseur.

- Mais oui, me dit-elle, d'une voix douce, tout le monde danse.

Son regard était séduisant, son air charmeur; je me sentis comme hypnotisé et la suivis sans trop savoir ce qui m'attendait. Pendant les quelques secondes que dura la remontée sur scène, je ne pouvais ignorer être observé par les centaines de spectateurs qui devaient se féliciter de ne pas s'être assis dans la première rangée, spectateurs dont faisaient partie mes deux frères qui devaient bien rire dans leur barbe.

Même si je me sentais malhabile, je tentais d'ajuster mes mouvements à ceux de ma partenaire et je savourais pleinement ce moment magique. J'étais installé à la gauche de Nicole, d'André et de Danielle, qui avaient suivi, à l'invitation des autres comédiens; heureusement, nous avons le dos à la foule, ce qui amenait passablement notre inconfort. J'écoulai les dernières secondes de ce spectacle particulier dont j'étais devenu participant en me délectant du sourire enjôleur de ma partenaire. Quelques instants plus tard, nous dûmes redescendre, prêts à affronter le jugement de l'assistance, étape qui passa toutefois pratiquement inaperçue. À ma souvenance, même mes frères n'émirent aucun commentaire désobligeant. Ce dont je me souviens, toutefois, c'est que dès que j'en eus la possibilité, je me précipitai pour consulter le programme. Je constatai alors que la personne avec laquelle j'avais eu l'honneur de danser était une comédienne amateur de la Troupe des Treize de l'université Laval. Son nom était Dorothee Berryman.

Entracte

À partir des années 1970, cette actrice devint une vedette populaire de la télévision; on l'a vue régulièrement dans les émissions *Terre humaine*, *Les dames de coeur*, *La vie la vie*, *Tribu.com*, *Cauchemar d'amour*, etc. Au cinéma, elle joua dans plusieurs films québécois, dont *Le déclin de l'empire américain* et *Les invasions barbares*. À compter des années 1990, elle se fit connaître comme chanteuse de Jazz. Il va sans dire que pendant une cinquantaine d'années, je me suis vanté avoir un jour dansé avec Dorothee Berryman. Et cela, au même titre que je déclarais avoir déjà tourné avec Louise Marleau. J'avais en effet croisé celle-ci dans les portes tournantes de la gare Windsor à Montréal : j'entrais dans la gare alors qu'elle en sortait.

Acte 2

À l'automne 2016, Alain, un collègue responsable de la mise en scène de la pièce *Passe... passe* de la troupe de théâtre amateur La Foulée des planches, m'invita à me joindre à eux :

- On a besoin de quelqu'un pour jouer un tout petit rôle, juste à la fin de la pièce.

Voyant mon hésitation, mon interlocuteur ajouta :

- Viens nous voir pratiquer. Ça ne t'engage à rien. Tu vas voir, on est un beau groupe.

Le théâtre m'a toujours intrigué. Mais lorsque j'étais jeune, j'étais très gêné. Même à l'université, je préférais écrire un texte de dix pages que de parler deux minutes devant la classe. Toutefois, l'offre d'Alain me titillait. Serais-je capable de performer dans un rôle de comédien? Aurais-je du plaisir à relever un tel défi ? Pour le savoir, rien de mieux que d'aller voir.

La troupe pratiquait chaque mardi soir au Château Bellevue de Sainte-Marie. Dès le premier contact, les membres m'ont paru sympathiques. Il y régnait un bel esprit d'équipe. Je devais personnifier Fernando, un italien qui arrive à la fin du dernier acte. À ma seconde visite, vu que ma prestation ne viendrait que plus tard, on me demanda si j'accepterais de lire le texte du personnage, Paul, étant donné qu'on n'avait pas encore trouvé de comédien pour jouer ce rôle. À mesure que je lisais, je me disais que j'aurais probablement plus de plaisir à personnifier ce personnage québécois, qui prenait plus de place dans la pièce. À la fin de la pratique, le metteur en scène, me demanda si ce rôle m'intéressait :

- J'te verrais bien là-dedans, me dit-il, avec un sourire narquois.

Je me laissai enjôler. J'avais une bonne perception du groupe. Apprendre les textes ne me faisait pas peur. J'ai encore en mémoire les fables de La Fontaine apprises pendant mes études. Des phrases avec des mots qui se suivent, c'est plus facile à mémoriser que de maîtriser le latin ou le grec. Je décidai d'embarquer dans l'aventure.

J'ai alors découvert un monde merveilleux. Un monde de créativité, de dépassement de soi. Il fallait apprendre à contrôler notre respiration, à parler pour que notre voix porte au loin, à bien saisir notre personnage. Par contre, lorsque j'ai réalisé que Paul devait chanter et danser, j'en ai pris pour mon rhume. J'ai failli tout lâcher. Je me rappelais les sueurs que j'avais eues lorsque Dorothee Berryman était venue me chercher pour monter sur scène et danser, un certain soir de l'été 1969. Je me remémorais les remarques de mon épouse qui grimaçait, chaque fois que j'entonnais un refrain sans trop porter attention aux paroles et à l'air... Pourvu que ça rime, j'étais satisfait. Là, il me faudrait chanter seul devant une foule de spectateurs, confronté à un collègue entonnant un air classique. Et il me faudrait danser. J'ai décidé de persister, en sachant qu'on m'apporterait de l'aide au moment opportun.

Puis, j'ai découvert les décors, le positionnement et la mimique des comédiens, à différents moments de la pièce; je les ai vus s'amuser en essayant des costumes et des perruques de toutes sortes. Je me suis trouvé un veston carreauté au Village des valeurs. J'ai retrouvé un ancien chapeau et un vieux trench. Peu à peu, le personnage de Paul prenait forme. Il se sentait supporté par son épouse Denise. La belle Elizabeth mettait du piquant dans les scènes que j'avais à jouer. Tout le monde s'entraidait. Alain m'avait dit :

- Tu vas créer Paul à ton image. Tu ne le joueras pas comme un autre comédien l'aurait fait. C'est à toi d'y mettre de la créativité et des émotions. Tu vas voir, tu vas finir par entrer dans la peau de Paul.

J'ai pratiqué, pratiqué, pratiqué et je crois avoir atteint mes buts. Malgré mes appréhensions et contrairement à la cigale de la fable de La Fontaine, non seulement j'ai chanté, mais j'ai également réussi à danser devant le public. Comme j'ai bien travaillé, je peux reprendre l'expression de la fourmi et affirmer que j'en suis fort aise.

Le soir de la première, qui avait lieu au Centre Caztel, comme chaque comédien, je voulais donner le meilleur de moi-même et j'éprouvais de grandes sensations. Je me rappelle particulièrement le moment de la pièce où je devais m'adresser au public en mentionnant, le cœur triste, que l'automne me rendait nostalgique, que ça me rappelait mon père qui faisait des bees avec ses frères pour la grosse ouvrage, comme le bois. J'ajoutais, le visage en contrition, les yeux au bord des larmes :

- Dans ce temps-là, on avait l'esprit de famille. Aujourd'hui, c'est plus pareil. C'est chacun pour soi. Les couples sans enfant, comme nous, sont souvent plus près de leurs amis que de leurs familles.

Et, après une pause, en refoulant un sanglot, j'ajoutais, comme un grand cri de désespoir :

- Plus ça va, plus on se sent seuls.

Alors, j'entendis Éléna qui lança d'une voix douce et susurrante :

- Mais noooooon!... vous n'êtes pas seuls. Nous sommes vos amis. Qu'est-ce que vous diriez qu'on aille vous donner un coup de main?

Ces paroles m'allaient directement au cœur. C'était comme si Paul, venait de se faire sortir d'un borbier. Je sentais une poussée d'adrénaline. Je réalisais enfin que j'habitais mon personnage.

Comme l'a dit un jour l'auteur dramatique anglais Edward Bond, « Le but du théâtre est de pouvoir affronter ses limites ». Ce ne pouvait être plus vrai. Du début à la fin, mon implication dans cette pièce de la Foulée des Planches fut une expérience des plus intéressantes qui me permit de surmonter mes peurs et de me dépasser.

Jean-Marc Labbé

Les dons d'organes qui réparent les gens

Un jour, je me suis mise à classer mes travaux d'étudiante à la Commission scolaire des Chutes de la Chaudière, à Charny. Je suis arrivée sur un texte que j'avais écrit pour mon professeur Mme Micheline Lalli le 11 avril 1995, sur la transplantation d'organes. Aujourd'hui, avant de vous parler de la transplantation, je vais commencer par les dons d'organes, qui réparent les personnes malades qu'on chérit.

Je vais vous décrire un peu Lauraine, elle était une femme accueillante, calme, douce et aimante. À chaque jour, elle aimait et accueillait la vie qui bougeait tout autour. Lauraine a été très importante pour moi, étant jeune mariée j'allais chez elle chercher un appui, comment choisir un patron et tissus pour faire de la couture. Elle est devenue comme une sœur et une confidente. Elle a commencé à ressentir des malaises dans son corps dans les années 1983, 1984 environ.

En dépit des avertissements du médecin, Lauraine détestait attendre à ne rien faire; abandonner toute activité, pour elle, ce serait se laisser mourir. Elle ne pouvait pas accepter, alors elle a continué ses activités.

Je vais vous raconter son histoire, sa santé a commencé à être déficiente, elle est devenue très malade, elle a fait beaucoup pour sensibiliser les gens au don d'organes. Elle avait besoin d'une transplantation d'un foie. Lauraine avait une cirrhose biliaire primitive, les gens peuvent penser qu'elle avait un problème de consommation de boisson, je vous rassure elle ne consommait pas de boisson comme on peut le croire. Lauraine avait cette maladie parce qu'elle n'avait plus de système immunitaire.

Il y a eu plusieurs personnes publiques qui se sont impliquées à parler sur les ondes de la radio locale avec elle, ainsi que dans les journaux. Lauraine rencontrait des groupes d'associations de femmes, elle n'était pas la seule qui avait besoin d'une transplantation dans notre paroisse. Lors de ces soirées, plusieurs étaient touchés par sa détermination à vouloir sensibiliser et faire avancer les dons d'organes pour le bien des personnes malades.

Moi, il y a une trentaine d'années, j'ai signé ma carte d'assurance maladie et je n'ai jamais retiré ma signature. J'ai donné du sang, je ne sais pas qui en profitera, mais la famille qui reçoit du sang qui sauve la personne, eux n'oublient pas que quelqu'un a donné de son sang, ou un de ses organes pour la sauver.

Il faudrait inciter les hôpitaux et les cliniques médicales à identifier les donneurs lorsqu'ils utilisent les services de santé. On répondrait mieux à la demande, mais il y a toujours des listes d'attente car les besoins, eux, ne cessent d'augmenter. En dépit du fait que beaucoup de personnes ont signé leur formulaire de consentement à l'endos de leur carte d'assurance maladie ou bien le permis de conduire, il y a encore du chemin à faire pour que ce soit plus accepté dans notre société.

Un jour, ma mère avait fait un AVC très sévère et a été hospitalisée. Après trois jours, elle a été intubée quelques jours, ce qui lui a permis de vivre pendant cinq semaines de plus. Nous les enfants, avons été obligés d'être présents pour la faire manger à chaque repas. Elle a fait très souvent d'autres AVC. Avec les examens à chaque fois, prises de sang pour quelques gouttes, je trouvais cela inutile et difficile pour ma mère. Un soir, ce fut la fin de vie pour elle. L'infirmière m'a demandé si on pouvait donner ses organes, ma réponse fut NON. C'était terminé. J'étais trop dans mes émotions et j'avais beaucoup de peine. Par

contre, elle n'avait pas signé sa carte pour les dons. S'ils m'avaient dit qu'ils avaient besoin de ses reins pour sauver quelqu'un, j'aurais sûrement dit OUI. Parce que je trouve que c'est très important.

En janvier 1995, vous avez sûrement entendu parler aux nouvelles, qu'une dame a dû recevoir un foie de porc, en attendant un organe humain. Ce n'est pas drôle cette situation. Souvent les proches demeurent réticents lorsque vient le temps de léguer les organes du défunt car, ils sont dans leurs émotions. Nous savons que de nombreux patients meurent dans les unités de soins intensifs, et pourtant les hôpitaux ne reçoivent pas leurs organes.

En 2016, aux nouvelles ils nous annonçaient qu'une dame a vécu sans poumons pendant six jours, en attendant d'avoir un don d'organes. Aujourd'hui elle se porte bien et prend soin de sa famille.

Lauraine avait l'espoir de recevoir le foie dont elle avait besoin, d'autres ont besoin d'un cœur, d'un rein, d'un poumon, pour profiter de leur famille. La personne qui est sur la liste d'attente a en sa possession un téléavertisseur pour la prévenir qu'ils ont trouvé un organe pour la transplantation dont elle a besoin. Le moment est grave. Quand le téléavertisseur sonne, toute la famille se regarde, comprend instantanément qui est au bout de la ligne et qu'il s'agit de l'appel qu'ils attendaient tous depuis plusieurs mois.

Lors de la transplantation, la personne a 90 % de chance de revoir sa famille. La personne greffée doit apprivoiser les changements de son corps, elle doit le soigner, le stimuler, le faire travailler. Et par-dessus tout, l'aimer parce qu'enfin, on fait vivre la personne de nouveau, sans la transplantation, elle ne serait plus avec sa famille.

Malgré tout, plusieurs personnes sont mortes en attente d'une greffe. Les personnes qui reçoivent un organe et qui survivent à l'opération expriment leur gratitude à la famille qui a consenti de donner les organes d'un être cher pour qu'une autre personne puisse prolonger sa vie.

En 1993, Diane Hébert, à l'âge de 26 ans, souffrait d'hypertension pulmonaire primitif, cela désigne une maladie dont on ignore la cause. Il lui a fallu cesser toute activité, pour prendre beaucoup de repos. On refuse de se plier à un tel régime, il faut que notre santé se détériore vraiment pour arriver à admettre qu'on est malade.

Combien sommes-nous à redouter l'échéance fatale? Surtout, combien de temps avons-nous de sursis? Car nous sommes tous condamnés. Tout le monde meurt un jour ou l'autre. La seule chance, c'est d'ignorer quand prendra fin notre existence. Nous n'avons plus une minute à perdre dans cette vie qui s'enfuit au compte-gouttes. Diane voulait fuir la réalité, elle en était incapable car elle n'avait plus de capacité physique pour voyager. Elle devait se reposer, se reposer, se reposer...

Lauraine et Diane se sont demandé : « comment annoncer la situation à ceux qu'on aime et qui nous aiment » Ce n'est pas facile, car il leur reste très peu de temps à vivre. À travers la compassion, on peut percevoir la crainte de la mort. La personne malade, assez souvent, a tendance à consoler sa famille, ses amis et à les rassurer. Partager sa peine cela fait du bien. Pourtant ces manifestations émotionnelles les fatiguent. On peut se poser la question : Pourquoi moi? Pourquoi cela m'arrive-t-il? Au moment où je me sens démarrer et prendre un nouvel élan?

J'avais de la peine de savoir que Lauraine attendait une transplantation : Parfois je me sentais impuissante à détourner le destin. Ce qu'elle désirait, c'était de vivre, elle ne voulait pas mourir! Elle voulait rester en

vie! Un jour, à l'heure d'un repas, j'étais perplexe de voir Lauraine qui était gavée. Quelle surprise! Lors de mes visites, je donnais congé à son mari pour quelques heures.

Lauraine avait un grand espoir que la transplantation réussisse malgré une peur épouvantable. Elle étouffait dans son cœur et c'était la tempête dans son esprit, la douleur ne voulait pas lâcher prise, ce qui la soulageait, c'était quand elle s'allongeait dans le bain d'eau tiède.

Lauraine se fixait à la fois un but et se donnait un nouveau délai. Inconsciemment elle s'entourait d'ondes positives, elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour atteindre cette nouvelle bouée de sauvetage comme l'aurait fait un nageur prévoyant. Elle a sûrement fait connaissance de personnes qui l'ont impressionnée par leur calme et leur assurance. Cette sérénité que dégage dans chacun des gestes de relaxation.

Elle ne voulait en aucun cas avoir l'air malade. Il fallait que son miroir lui renvoie une image saine et agréable. Parfois elle souriait avec cœur quand même. Surtout pour elle, cela augmentait sa confiance en la vie.

Lauraine a sûrement mis son espoir en veilleuse en oubliant que chaque jour la rapprochait de la cruelle échéance, elle a choisi de vivre plus heureuse dans le temps qui lui restait. Elle s'occupait du compte à rebours; tous les matins elle se répétait : combien de temps me reste-il? Pourrais-je gagner cette course contre la montre? Qu'à force de se mentir ainsi, elle réussissait à tromper le destin et à brouiller tous les calculs. Quand rien n'allait plus parce que sa pensée tournait au noir, quand la colère s'emparait d'elle, elle s'enfermait dans sa chambre ou tout prenait toute la place.

Lorsque sa santé le permettait, elle suivait son mari qui jouait au billard. Parfois, elle n'avait pas le goût de sortir, elle ne prévoyait rien, elle laissait couler le temps en silence. Pourtant, dehors, c'était presque le printemps.

Lauraine a été hospitalisée durant deux mois, son mari a toujours été présent à tous les jours car il restait chez son frère. Elle est décédée à l'hôpital St-Luc de Montréal en mai 1989 à l'âge de 53 ans, le lendemain matin je devais monter à Montréal pour lui rendre visite, son mari ne voulait pas que je la voie branchée sur plusieurs appareils. Elle était isolée à cause des microbes. Il voulait que je garde un beau souvenir d'elle. Alors il est venu m'annoncer de ne pas monter, car elle était décédée. Lorsqu'il est parti, je suis allée semer mon jardin et je l'ai arrosé de mes larmes. Je peux vous dire que j'ai eu le plus beau des jardins, cette année-là.

En 2017, j'ai fait une recherche sur Google. Don d'organes!

En médecine, une greffe ou une transplantation est une opération chirurgicale consistant à remplacer un organe malade par un organe sain, appelé (greffon) ou transplant provenant d'un donneur. Le don d'organes au Québec en chiffres au 31 décembre 2015 nombre de donneurs 172, nombres des personnes transplantées 507, nombre de personnes en attente...

En 2015, année record pour les dons d'organes au Québec. Le rein est l'organe le plus greffé avec une hausse de 72 % sur 15 ans, suivi par la greffe foie qui a aussi augmenté.

Voici quelques partages du pour et du contre des dons d'organes.

Azulia : nous partage quelle est pour. Déjà, je donne mon sang tous les trois mois. Ma famille et mes amis connaissent mes volontés. Je donne ma moëlle et mes organes à la science, je veux qu'on les utilise pour sauver des vies. Par contre, exception faite pour mon corps. (On verra ça plus tard). Personnellement, je me dis que ça ne me servira pas là où j'irai, je préfère donc que ça puisse aider quelqu'un d'autre.

Sentry répond à Azulia : Je profite que tu aies mis ça : Pour dire MERCI à tous ceux qui donnent leur sang, car ça m'a sauvé la vie. En novembre dernier 2010, 8 poches de sang m'ont été données, on ne trouve pas ça facilement... Moi, avec ma maladie, je ne peux plus en donner, mais je remercie tous les gens qui en donnent... Je leur serai toujours reconnaissant.

La recherche, les dons d'organes, ainsi que les dons de sang donnent la vie et la prolongent de plusieurs années. Un homme qui a été transplanté a fait cette réflexion : « il fait beau même maintenant lorsqu'il pleut ».

Donner ses organes après sa mort, c'est survivre à sa mort. Qui sait, si un jour, vous ou un proche parent n'aurez pas besoin de ce don vital. Pour beaucoup de gens, votre appui représente la seule issue possible.

Ils n'aspirent qu'à vivre! Donnez-leur cette chance!

Louïse Lagrange

Le silence

Le silence nous apprend bien des choses. Il nous apprend les choses essentielles.

Le silence nous fait pénétrer à l'intérieur de soi et découvrir qu'est-ce qui s'y cache?

Dans le bruit et le tumulte, on ne peut accéder plus facilement au petit moi de notre personne.

Lorsque je vis un moment de silence intense, je regarde à l'intérieur de moi et je vois défiler ma vie jusqu'ici.

Tout n'a pas été facile.

Mais je découvre que j'ai été choyée, malgré tout, par la vie.

J'ai eu une enfance merveilleuse, avec des parents, qui, pourrais-je dire sans me vanter, m'adoraient.

Avec eux, j'ai eu tout l'amour dont j'avais besoin.

Malheureusement, le gros nuage noir : mon papa décédé trop vite et trop jeune, m'a paralysée.

Mais j'ai eu une mère formidable qui a tout fait pour que je termine mes études avec succès.

Elle m'a offert ma « chouette » robe de bal de finissantes, j'avais même le petit baluchon assorti, ma bague en or de finissantes.

Vraiment, je n'ai manqué de rien.

Et je fus embauchée immédiatement dans une confiserie pour un travail de secrétaire où mon père avait travaillé.

Je me demandais s'il n'était pas devenu un ange et veillait sur moi!

Et mes mots redeviennent silencieux!

Et voilà! Je continue ma route, je veille sur maman et je fais ma vie de jeune fille.

Oh! Je ne suis pas tout à fait sage. Mais je m'amuse. La danse, les sports d'hiver, la marche, tout est plaisir pour moi.

Heureusement que j'ai profité de ces merveilleux moments avec des amis (es) formidables.

Jusqu'au jour où ce n'est pas tout à fait facile... mais encore là comme on dit souvent : « Il y en a des pires et il y en a des mieux! »

La vie m'apporte encore aujourd'hui de super beaux moments dans ma vie de femme et je continue...

Dans le silence, je trouve la paix, l'harmonie et le réconfort! Merci à la vie de m'apporter de si doux moments!

Yolande Saint-Hilaire

Mots

Il fut un temps où je n'avais qu'à dessiner un mot sur une page blanche et les phrases s'enlignaient harmonieusement les unes après les autres.

Mais que s'est-t-il donc passé pour que mes mots deviennent si silencieux?

Est-ce la blancheur de cet hiver ou encore plus profondément l'amour et l'amitié qui m'auraient blessée plus loin dans mon cœur?

Est-ce l'indifférence des gens rencontrés sur ma route jusqu'ici? Je n'en sais trop rien!

Mais je m'ennuie de mes mots comme une amoureuse s'ennuie de son amoureux!

Je regarde mon fidèle ami, le GROS LIVRE et lui aussi semble si silencieux!

Pourtant, je n'ai qu'à ouvrir ses pages et je retrouverai sûrement les mots de mon cœur.

Toi, là-bas, peux-tu me donner juste un peu de tendresse? Et peut-être qu'à ce moment-là, les mots de mon cœur reviendront comme par magie.

La tendresse, c'est la survie du cœur. Sans la tendresse, le cœur est anéanti.

La tendresse, c'est un bouquet aux mille et une couleurs du printemps.

La tendresse, c'est respirer à pleins poumons toutes les odeurs des fleurs de l'été.

La tendresse, c'est un bonjour, un comment ça va, une petite tape sur l'épaule.

La tendresse, c'est l'écoute.

Oui, la tendresse, c'est si peu de choses mais qui adoucit la vie de tous les jours.

La tendresse, c'est essuyer une larme d'un ami.

La tendresse, c'est offrir un sourire.

La tendresse prend la main à la douceur et ne font qu'un.

Merci chère tendresse d'être là pour moi...

Yolande Saint-Hilaire

C'était comment grand-maman quand tu étais en 2^e année?

Il m'a fait tellement plaisir de répondre à ta question Louis-Vincent.
Tu avais 8 ans et bientôt tu en auras 21...

Avec les années qui passent il fait bon se souvenir; et voilà que je relis ce texte qui me rappelle tellement de beaux souvenirs...

À l'automne 1952, j'habitais à Montréal. J'avais six ans et je commençais ma deuxième année. Il faut dire qu'en ce temps-là il n'y avait pas de maternelle. On commençait notre première année à cinq ans. Cette année-là, ma maman m'a inscrite au pensionnat de l'Assomption chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Pourquoi? Parce que mes parents avaient un horaire de travail assez compliqué et qu'à cette époque il n'y avait pas de service de garde.

Mon pensionnat était situé en campagne; c'était à au moins une heure de route de notre logis. C'est du moins le souvenir que j'en ai. Le pensionnat ou encore le couvent, c'était mon école mais aussi ma maison. J'y suis restée toute l'année.



**Me voici avec ma maman devant l'entrée du pensionnat de l'Assomption
Tu remarqueras que l'édifice n'était pas en briques mais en pierres.**

Il y avait quatre étages.

À l'étage du bas, il y avait le réfectoire. C'est la pièce où nous prenions nos repas.

À l'étage suivant, juste en haut de l'escalier, il y avait le salon, la chapelle, les salles de cours de piano et quelques classes.

Au troisième étage, d'autres classes. Il y avait une classe pour chacune des années ; de la première à la onzième année. Donc de 5 à 16 ans.

Au dernier étage, on ne le voit pas sur la photo, c'était le dortoir, la grande pièce où nous avions chacune notre lit et notre petit bureau. Peut-être que le mot dortoir est nouveau pour toi... En tout cas, c'était

pour moi un lieu très inhabituel. Je n'avais ni frère, ni sœur et tout à coup j'allais me retrouver avec une cinquantaine d'autres petites filles à dormir dans une même grande pièce.

Cette année-là, ma maman avait travaillé fort pour préparer ma grosse valise. C'était un gros coffre en métal dans lequel étaient placés tous mes effets pour l'année au complet. Tu sais quoi? je l'ai encore ma grosse valise. Je te la montrerai à ta prochaine visite.

Donc, dans cette grosse valise il y avait :

Mon costume du couvent, car nous portions un uniforme tous les jours.

Ma maman avait acheté :

- deux tuniques bleu marin,
- plusieurs blouses blanches à manches longues
- un petit foulard rouge
- un bérêt
- des chaussures brunes
- de longs bas beiges et des jarretières
- des souliers blancs pour la gymnastique (éducation physique)



Me voici dans mon costume, avec ton arrière-grand-mère Noëlla

Dans ma valise il y avait aussi :

Deux pyjamas, des serviettes, débarbouillettes, savon, brosse à cheveux, pinces à cheveux, sac pour mettre le linge sale. Il y avait aussi : mes cahiers, mes crayons au plomb, crayons de couleurs, efface, calepin, d'autres vêtements comme un gilet, un manteau, des mitaines, des bottes. Mes articles religieux : mon chapelet, et mon missel. J'oubliais... il y avait aussi des mouchoirs car les "kleenex" ne faisait pas partie de ce que nous avions droit.

Comme toutes les autres petites filles, car au pensionnat il n'y avait que des filles, j'avais aussi ma robe de cérémonie. C'était une belle robe blanche, que ma maman m'avait confectionnée. Elle était obligatoire pour les grands jours de fêtes comme lors de la visite de Monseigneur. Pour ces occasions, on devait aussi porter un petit collier et des gants blancs.



J'aimais beaucoup ma belle robe. Je me sentais comme une princesse.

Tu veux savoir comment se passait une journée au pensionnat? Alors voici.

Puisque nous prenions tous nos repas au pensionnat, nous devons apporter nos ustensiles et des serviettes de tables en tissu ; les « napkins »... ça n'existait pas. Nous devons placer nos ustensiles dans une serviette de table et on retenait le tout avec un anneau. Le mien était en argent et maman avait fait graver mon nom dessus. J'ai conservé cet anneau bien précieusement.

Tu y verras le nom de Lise Demers. C'était le nom que je portais quand j'étais petite fille. Si aujourd'hui je m'appelle Lise Sirianni, c'est que j'ai adopté le nom de grand-papa Vincent en l'épousant. C'était comme cela autrefois.

Tu me demandes s'il y avait des règles à l'école. Je peux te dire que oui et je me rappelle qu'elles étaient très sévères.

La discipline faisait partie de notre éducation. Il faut savoir qu'au pensionnat, nous avons des religieuses pour nous faire la classe. C'était les Dames de la Congrégation de Notre-Dame. Elles aussi portaient un costume et passaient toute l'année avec nous au pensionnat. On les appelait Ma Mère.



Voici mon professeur : Mère Saint-Olivier

Voici les règles d'une journée au pensionnat.

Très tôt le matin, une religieuse nous réveillait en se promenant dans les allées du dortoir avec une petite clochette qu'elle faisait tinter. C'était au son de cette petite cloche qu'on se réveillait. Il fallait vite se lever et se mettre à genoux au pied de notre lit pour dire la prière du matin. Ensuite, on se lavait avec l'eau qu'on avait mis la veille dans notre bassin, sur notre petit bureau. C'est certain que rendu au petit matin, l'eau était froide, mais ça réveille... Ensuite il fallait s'habiller, se peigner, bien faire son lit. La religieuse passait partout pour voir si tout était parfait. Sinon, il fallait refaire le lit, bien plier sa serviette etc.

Puis, lorsque la religieuse sonnait la cloche de nouveau, on devait se placer en rang dans l'allée, au milieu du dortoir. Nous devons garder le silence durant tout ce temps. Une fois en rang, nous partions du 4^e étage pour nous rendre au deuxième, à l'étage de la chapelle pour la messe. Toujours en silence, pas facile quand on a 6 ans... Il me vient aussi le souvenir du petit voile qu'on mettait sur notre tête. Il fallait le mettre avant de descendre. Autrefois, les jeunes filles devaient toujours mettre quelque chose sur leur tête à l'église ou dans une chapelle. C'était une marque de respect.

Après la messe, nous descendions au réfectoire pour le petit déjeuner. Toujours en silence, toutes debout, derrière notre chaise, il fallait d'abord réciter une petite prière, puis on s'asseyait. Sous la table, nous avions chacune notre petit tiroir dans lequel on plaçait notre serviette de table et nos ustensiles. On installait ensuite nos choses sur la table et on se servait du gruau, des rôties et du lait.

Une religieuse nous surveillait en tout temps; elle était assise sur une petite tribune. Durant le petit déjeuner, comme à tous les repas, il y avait une période où c'était permis de parler entre nous. Quand la religieuse sonnait sa petite cloche, c'était le signal qu'on pouvait parler; quand elle sonnait une deuxième fois, c'était de nouveau le silence. Pas question de terminer une conversation. Sinon, c'était une punition. Je te reparlerai des punitions un peu plus loin.

Chaque élève avait une petite corvée de ménage. Je me rappelle qu'en deuxième année, je devais passer la vadrouille dans un des grands corridors du pensionnat et épousseter quelques statues qui s'y trouvaient. D'autres balayaient les marches. Encore là, tout se faisait en silence.

Vers huit heures, on se dirigeait dans notre classe.

Sur l'heure du midi, on retournait au réfectoire pour le dîner. Par la suite, on allait dehors s'il ne pleuvait pas. La cour de récréation était clôturée. Il y avait quelques balançoires, une glissade. On jouait à la cachette ou encore on faisait des rondes chantées comme: « La petite boiteuse », « Trois fois passera ». On jouait à « J'ai un beau château ». L'automne on se faisait des montagnes de feuilles et on sautait dedans; c'était très amusant. Ça sentait bon l'automne...



**Me voici avec mes amies sur un banc, sous le gros arbre
qui nous donnait de si belles feuilles.**

À l'été 2015, Vincent m'a fait le cadeau de retourner à l'Assomption. Le « couvent » existe toujours. Il abrite maintenant une bibliothèque. Comme nous étions un dimanche, il m'a été impossible de revoir l'intérieur car la bibliothèque était fermée.

Mais la tentation était trop forte... Mon coeur palpitait tellement. Les images, les odeurs, le vieil arbre, le vieux pont situé tout près... Impossible de résister...



Me voici au même endroit 63 ans plus tard...



Sous la grosse épinette

juin 1953



Émue de retrouver cette

même épinette - juillet 2015

Merci à ces religieuses qui m'ont tellement appris et pour qui j'éprouve tant d'admiration. J'ai conservé ces précieux souvenirs : boîte à fruits, anneau pour la serviette de table.

Une chose est certaine ; je retournerai visiter le couvent... sûrement un jour de semaine!



Lise Sîrianni

